



CULTURE

Le dessin, du crobard à l'œuvre d'art

L'exposition « Les Cahiers dessinés » réunit les travaux de 67 artistes très différents, de Victor Hugo à Siné

ART

Ne cherchez ni Cabu, ni Wolinski, ni Charb, ni Tignous, ni Honoré à la Halle Saint-Pierre, à Paris, où se tient, depuis la fin janvier, l'exposition « Les Cahiers dessinés ». Pas le moindre croquis des caricaturistes de *Charlie Hebdo* tombés sous les balles le 7 janvier n'y est visible. La tentation d'en rajouter n'a jamais effleuré Frédéric Pajak, le commissaire d'exposition invité. « *Cela aurait été démagogique* », coupe-t-il d'entrée. Les auteurs en question – à l'exception d'Honoré et du Cabu des années 1970-1980 – n'avaient pas nécessairement leur place dans le panorama très personnel imaginé par le fondateur des Cahiers dessinés, petite maison d'édition parisienne qui s'applique, depuis 2002, à redonner ses lettres de noblesse à cette discipline injustement négligée qu'est le dessin.

Les visiteurs – déjà 20 000 en un mois – sont ainsi invités à partager les goûts aussi affirmés qu'éclectiques de celui qui se trouve être également écrivain et dessinateur, double activité qui lui a valu de recevoir, en novembre 2014, le prix Médicis « essai » pour le troisième tome de son *Manifeste incertain* (Editions Noir sur blanc), une évocation de Walter Benjamin où texte et dessins s'entremêlent.

Point d'écrit ici à la Halle Saint-Pierre. Mais du trait, des aplats, des tâches, des papiers découpés, au fil d'une déambulation qui commence avec les lavis à l'encre et au café d'un dessinateur appelé... Victor Hugo. Les yeux du flâneur sont ensuite captés par d'intrigants per-

sonnages au crayon de couleur de Roland Topor, puis par des collages de papier kraft de Saul Steinberg (célèbre pour ses « unes » du *New Yorker*). Circulez, errez, divaguez : il y en a encore beaucoup à voir.

Quelque 600 pièces composent un parcours dépourvu de toute ligne directrice, comme en témoigne son casting. Y cohabitent des monstres sacrés du dessin d'humour et de presse (Félix Vallotton, Bosc, Tetsu, Siné, Gébé, Copi, Reiser, Chaval, Sempé, Tomi Ungerer...), des habitués des galeries et musées d'art contemporain (Pierre Alechinsky, Kiki Smith...), mais aussi des inconnus notoires et pas mal de « cinglés » tendance schizophrène qui font le bonheur des collectionneurs d'art brut. Guidé par la volonté de montrer que « *le dessin est un langage renouvelé* », Frédéric Pajak a surtout souhaité favoriser les « *filiations, les jeux de miroir, les fils invisibles et les dialogues entre les œuvres* ».

Encre de suie et de salive

Mise à part la dernière partie consacrée à l'humour, le parcours se trouve jalonné d'autoportraits déformés ou introspectifs, d'apparitions chimériques, de compositions aléatoires, d'infinites labyrinthes... Stupéfiant kaléidoscope d'où surgissent aussi de nombreuses reminiscences de traumatismes liés à l'enfance.

Hasard qui n'en est pas vraiment un, une bonne poignée des 67 artistes rassemblés se sont donné la mort au mitan ou à la fin de leur vie. D'autres ont été assassinés, à l'image du clochard céleste Marcel

Bascoulard, qui échangeait ses dessins des rues de Bourges contre de la nourriture. Plusieurs dessinateurs « spirites » ont aussi leur place dans l'ancien marché couvert de style Baltard, comme Raphaël Lonny, qui était persuadé que la main avec laquelle il dessinait était dirigée par des esprits. Autre pur autodidacte, le Suisse Gaston Teuscher avait, lui, commencé le dessin à l'âge de 71 ans sur des supports de fortune (nappes de restaurant, paquets de cigarettes...). Sourd et analphabète, l'Américain James Castle noircissait des papiers d'emballage avec une encre faite de suie et de salive.

A l'arrivée, le spectre graphique peut sembler énorme entre les portraits vaporeux que la peintre Chantal Petit a réalisés de son défunt mari (le graphiste polonais Roman Cieslewicz) en fermant les yeux et la ligne « crade » des crobards du bédéiste Philippe Vuillemin. Peu importe. En étalant sa palette de propos et de techniques, le dessin montre ici qu'il est un art à part entière qu'on ne saurait limiter à sa fonction d'ébauche en peinture. « *Quand j'ai lancé ma collection, il y a treize ans, mon discours était de dire que le dessin était considéré comme le parent pauvre des arts plastiques*, confie Frédéric Pajak. *Je ne dirais plus ça aujourd'hui. Si je reste le seul éditeur français à exposer la diversité de ce langage, on constate qu'il y a de plus en plus d'expositions qui y sont consacrées et qu'un marché de collectionneurs s'est développé. Le public est friand de dessin, ce qui est*



la preuve qu'il ne veut pas se laisser imposer des catégories artistiques.»

Il est toutefois un champ, un seul, où l'éditeur-écrivain-dessinateur a du mal à se retrouver aujourd'hui : le dessin de presse (ou dessin politique). Outre Willem (*Libération*) et El Roto (*El Pais*), qu'il vénère, Pajak estime que le genre s'est dévoyé au fil des années : « *Le dessin d'humour a disparu dans les journaux au profit du dessin de presse. Le problème est que le "dessin" en tant que tel passe désormais au second plan au profit du gag, de l'idée, laquelle s'avère aussi éphémère que l'actualité. La blague prévaut sur le graphisme. Le dessin de presse est "trop" journalistique.* »

Si une place est accordée dans l'exposition à l'épopée Hara-Kiri - Charlie Hebdo, c'est surtout à travers la personnalité de Gébé, qui fut le rédacteur en chef des deux titres entre 1969 et 1985. « *Un poète, un utopiste, dit Pajak en évoquant l'auteur de L'An 01. Certes, il était lui aussi en réaction contre la société, à une époque donnée, mais il le faisait en tant que penseur, à l'instar d'un Topor ou d'un Sempé. Je crois qu'on est arrivé au bout du dessin scato ou pipi-caca à la Hara-Kiri. J'en suis personnellement immunisé. Quand on commence un dessin, il est plus difficile de donner à penser que de faire une blague.* »
Avis aux amateurs. ■

FRÉDÉRIC POTET

Les Cahiers dessinés, à la Halle Saint-Pierre, Paris 18^e, jusqu'au 14 août.

**Quelque 600
pièces composent
un parcours
dépourvu
de toute ligne
directrice**



**« L'Averse »
(1894),
de Félix
Vallotton.**

VALLOTTON/
GALERIE DU MARCHÉ,
LAUSANNE